

ses bords. Cortés crut important de s'en emparer. Il marcha en conséquence aux ennemis, les repoussa dans leurs canots, et remplit les greniers de Tezcuco de cette riche moisson. Une autre fois, un fort parti de Mexicains s'étant établi dans quelques villes voisines favorables à ses intérêts, Cortés les en délogea, les battit dans plusieurs escarmouches, et réduisit ces villes à l'obéissance; mais ces petites entreprises réclamaient toutes ses ressources, et ne lui en laissaient aucune pour la protection de ses alliés. Son fertile génie le tira d'affaire.

Quelques-unes des villes amies situées au dehors de la vallée, observant les nombreux signaux allumés sur les montagnes, crurent que les Mexicains rassemblaient de grandes forces et que les Espagnols devaient être serrés de près dans leurs quartiers. Ils envoyèrent des messagers à Tezcuco pour exprimer leurs alarmes et offrir de nouveau à Cortés les renforts qu'il avait refusés pendant sa marche. Il les remercia vivement de leur bonne volonté, mais tout en refusant d'en user lui-même, il leur indiqua comment il pourrait utiliser leurs services pour la défense de Chalco et des autres villes qui invoquaient sa protection. Malheureusement ses alliés indiens nourrissaient de vieilles et mortelles haines contre ces villes, dont les habitants avaient trop souvent combattu sous la bannière aztèque pour ne pas s'être trouvés engagés dans de nombreuses guerres avec les peuples d'au delà des montagnes.

Cortés fit tous ses efforts pour apaiser ces différends. Il dit aux peuplades hostiles que leurs nouvelles relations devaient leur faire oublier des torts mutuels. N'étaient-ils pas tous les vassaux du même souverain, engagés dans une commune entreprise contre le formidable oppresseur qui les avait si longtemps foulés aux pieds? Sans force dans leur isolement, leur union pouvait protéger leur faiblesse individuelle et tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des renforts espagnols. Ces arguments finirent par les persuader; l'habile politique du général transforma des tribus hostiles et vindicatives en champions d'une même cause, et contribua tout autant au

succès de son entreprise que la supériorité de ses armes (14).

Ainsi les fondements de l'empire mexicain s'ébranlaient chaque jour davantage; les grands vassaux qui entouraient la capitale et sur lesquels Montézuma comptait le plus, secouaient l'un après l'autre le joug. Les Aztèques proprement dits ne formaient qu'une faible partie de la population de la vallée. Elle se composait principalement de tribus d'une même origine, membres de la grande famille des Nahuatlacs, qui s'étaient répandues sur le plateau vers la même époque. Ces tribus rivales furent successivement réduites par la tribu plus belliqueuse des Aztèques, qui les maintint dans la soumission, souvent par la force et plus souvent par la peur. La peur était le grand lien d'une monarchie que l'effroi d'une puissance supérieure à celle de Montézuma devait rapidement dissoudre. Ce n'était pas, il est vrai, la première fois que les races conquises essayaient de reconquérir leur indépendance; mais toutes ces tentatives avaient échoué faute d'ensemble. Il était réservé au génie de Cortés d'éteindre ces vieilles dissensions, de grouper ces forces dispersées, et de leur communiquer une impulsion unique (15).

(14) *Rel. terc.*, p. 204-205. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19.

(15) Oviedo laisse éclater son admiration pour son héros dans le panégyrique suivant de sa politique, de sa prudence et de sa science militaire, qui devaient, disait-il, et il prophétisait vrai, rendre son nom immortel. Ce panégyrique est un assez bon spécimen de la manière du vieux et intelligent chroniqueur.

« Sin dubda alguna la habilidad y esfuerzo é prudencia de Hernando Cortés mui dignas son que entre los cavalleros, é gente militar en nuestros tiempos, se tengan en mucha estimacion, y en los venideros nunca se desacuerden. Por causa suya me acuerdo muchas veces de aquellas cosas que se escriben del capitan Viriato nuestro Español y estremeño; y por Hernando Cortés me ocurren al sentido las muchas fatigas de aquel espejo de caballeria, Julio César, dictador, como parece por sus Comentarios, é por Suetonio é Plutarco é otros autores que en conformidad escriviéron los grandes hechos suyos. Pero los de Hernando Cortés en un mundo nuevo, é tan apartadas provincias de Europa, é con tantos trabajos é necesidades é pocas fuerzas,

Encouragé par cet état de choses, le général espagnol crut pouvoir presser les négociations avec la capitale. Il profita de la présence de quelques nobles mexicains, faits prisonniers dans le dernier combat contre Sandoval, pour envoyer un message à leur maître. C'était en substance la répétition du premier. Cortés promettait de confirmer l'autorité de Guatemozin et de respecter les personnes et les propriétés de ses sujets, si la ville se soumettait de nouveau à la couronne espagnole. Cette communication resta sans réponse. Le jeune empereur indien avait un esprit aussi intrépide que celui de Cortés; il devait porter la peine du vicieux système de gouvernement que lui avaient légué ses ancêtres. Voyant son empire prêt à s'écrouler sous lui, il ne désespéra pas de le soutenir par sa seule énergie. Il prévint la défection de certains vassaux en établissant des garnisons dans leurs villes; il s'en concilia d'autres en les exemptant de tribut, en allégeant de beaucoup leurs charges, ou en les élevant à de hautes dignités et à de hautes fonctions dans l'état. Il montra en même temps son implacable animosité contre les chrétiens, en ordonnant que tout Espagnol pris sur l'étendue de ses domaines fût conduit immédiatement dans la capitale pour y être sacrifié avec toutes les cérémonies barbares prescrites par la religion des Aztèques (16).

é con gente tan innumerable, é tanta bárbara é bellicosa, é apacentada en carne humana, é aun habida por excelente é sabroso manjar entre sus adversarios; é faltándole á él ó á sus milites el pan é vino é los otros mantenimientos todos de España, y en tan diferenciadas regiones é aires é tan desviado é léjos de socorro é de su príncipe, cosas son de admiracion. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 20.

(16) Entre autres chefs dont Guatemozin implora le secours dans la situation périlleuse de ses affaires, se trouvait Tangapan, seigneur du Michuacan, état de l'ouest indépendant et puissant, qui n'avait jamais été soumis par les armées des Mexicains. Les détails que l'empereur aztèque lui donna par ses ambassadeurs sur les hommes blancs étaient si alarmants, d'après Ixtlixochitl, qui raconte cette histoire, que la sœur du roi se laissa mourir de faim, dans la crainte de la prochaine venue des terribles étrangers. Son corps fut déposé, selon l'usage, dans les caveaux réservés pour la maison

Sur ces entrefaites, Cortés reçut l'agréable nouvelle que les brigantins étaient achevés, et qu'il ne restait plus qu'à les transporter à Tezcuco. Il détacha pour accomplir cette opération un corps de deux cents fantassins espagnols et de quinze cavaliers, qu'il plaça sous le commandement de Sandoval. Ce cavalier grandissait tous les jours dans l'estime du général et de l'armée. Bien que l'un des plus jeunes officiers au service, il possédait une tête froide et un jugement sûr, qui le rendaient propre aux expéditions les plus délicates et les plus difficiles. Cortés avait d'autres lieutenants, Alvarado et Olid, par exemple, que leur intrépidité rendait plus propres à un brillant coup de main; mais le courage d'Alvarado était souvent poussé jusqu'à la témérité ou égaré par la colère, tandis que Olid, d'un caractère sombre et dissimulé, n'était pas

royale, jusqu'à ce qu'on eût fait les apprêts nécessaires pour la brûler. Le quatrième jour, les personnes chargées de veiller près d'elle furent étonnées de lui voir donner des signes de vie. La princesse, ainsi revenue à l'existence, recouvra aussi la parole et fit appeler son frère. Lorsqu'il fut venu, elle le supplia de ne pas toucher à un seul cheveu des mystérieux étrangers. Il lui avait été donné, dit-elle, de voir la destinée des morts dans l'autre monde. Elle avait vu les âmes de tous ses ancêtres plongées dans un feu inextinguible, tandis que ceux qui avaient embrassé la foi des étrangers étaient dans la gloire. Pour prouver la vérité de son assertion, elle ajoutait que son frère verrait, lors d'une grande fête prochaine, un jeune guerrier tenant d'une main une torche plus brillante que le soleil, et de l'autre une épée flamboyante semblable à celle que portaient les hommes blancs, passer au-dessus de la ville de l'est à l'ouest.

L'historien ne nous dit pas si le monarque attendit cette vision, ni s'il la vit jamais. Mais regardant sans doute le miracle de la résurrection comme une garantie suffisante, il licencia une armée puissante qu'il avait rassemblée dans les plaines d'Avalos pour secourir son frère de Mexico.

Cette histoire, avec une foule d'incidents inutiles à répéter, fut reproduite dans les annales hiéroglyphiques du Michuacan, et racontée à l'historien de Tezcuco lui-même par le petit-fils de Tangapan. (Voyez Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 94.) Mais peu importe la personne dont il la tenait, il est aisé d'y reconnaître les auteurs pieux qui avaient fabriqué tant de saintes légendes pour le bien de l'Église sur le vieux continent, et qui trouvaient actuellement, dans la crédulité du nouveau, une riche moisson à récolter.

un homme aussi sûr. Sandoval était né à Medellín, lieu de naissance de Fernand Cortés lui-même. Très-attaché à son général, et s'étant montré dans toutes les occasions digne de sa confiance, c'était un homme à la parole brève, dont le mérite se manifestait plutôt en actions qu'en paroles. Sa conduite franche et militaire l'avait fait bien venir des soldats et n'était pas sans influence sur les ennemis même. Il mourut à la fleur de l'âge; mais après avoir déployé des talents qui, s'il eût vécu davantage, auraient sans aucun doute placé son nom sur la liste des grands capitaines de sa nation.

Sandoval devait traverser Zoltepec, petite ville où avait eu lieu le massacre des quarante-cinq Espagnols, dont nous avons déjà parlé. Ses ordres lui enjoignaient de rechercher les coupables et de les punir.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans la ville condamnée, ils la trouvèrent abandonnée par ses habitants, qui avaient eu avis de leur approche. Ils découvrirent dans les temples déserts de nombreuses traces de la triste destinée de leurs compatriotes. Outre leurs armes, leurs vêtements et les peaux de leurs chevaux, ils trouvèrent suspendues comme trophées de la victoire les têtes de plusieurs soldats embaumées à la manière du pays. Dans un bâtiment voisin, l'inscription suivante, en castillan, avait été écrite avec du charbon sur le mur : « C'est ici que l'infortuné Juan Juste et plusieurs de ses compagnons ont été emprisonnés (17). » Cet hidalgo était un des amis de Narvaez; il l'avait suivi au Mexique à la recherche de l'or, mais il n'y avait trouvé qu'une mort obscure et cruelle. Les soldats fondaient en larmes à ce triste spectacle, et sentaient leurs cœurs se gonfler d'indignation en pensant à l'horrible destinée des prisonniers. Fort heureusement la population avait fui; quelques habitants que le hasard fit tomber entre leurs mains furent réduits en esclavage; mais lorsque plus tard les autres vinrent implorer de la manière

(17) « Aquí estuvo preso el sin ventura de Juā Juste cō otros muchos que traia en mi compañía. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 140.

la plus abjecte la clémence des conquérants, rejetant tout le blâme sur les Aztèques, le commandant espagnol les épargna par pitié ou mépris (18).

Il poursuivit ensuite sa marche sur Tlascala; mais à peine avait-il franchi les frontières de la république, qu'il découvrit les flottantes bannières du convoi qui transportait les brigantins et s'engageait dans les défilés des montagnes. Sa joie fut grande à cette vue, car il craignait d'être retenu plusieurs jours à Tlascala avant de compléter les préparatifs de la marche.

Il y avait en tout treize navires de différentes dimensions. Ils avaient été construits sous la direction de l'habile constructeur de navires, Martin Lopez, aidé par trois ou quatre charpentiers espagnols et par les indigènes, dont plusieurs firent preuve d'un assez grand talent d'imitation. Les brigantins, après leur achèvement, avaient été essayés sur les eaux de Zahuapan; on les avait ensuite démontés, et Lopez, impatient de tout délai, ayant chargé les diverses parties, bois, ancres, ferrures, voiles, cordages, sur les épaules des *tamanes*, l'on se mit en marche pour Tezcucō, avec une nombreuse escorte (19). Sandoval congédia la moitié de ce convoi indien qui lui parut superflu.

Il garda vingt mille guerriers et les partagea en deux corps d'égale force, pour protéger les *tamanes*, qu'il plaça au centre (20). Il distribua de la même manière son petit corps d'Espagnols; les Tlascalans marchaient à l'avant-garde, sous

(18) Bernal Díaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 206.

(19) « Y despues de hechos por órden de Cortés, y probados en el rio que llaman de Tlaxcalla Zahuapan, que se atajó para probarlos los bergantines, y los tornáron á desbaratar por llevarlos á cuestras sobre hombros de los de Tlaxcalla á la ciudad de Tezcucō, donde se echáron en la laguna, y se armáron de artilleria y municion. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(20) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 207. Bernal Díaz dit seize mille. (*Ibid, ubi sup.*) Il existe un merveilleux accord entre les divers écrivains castillans sur le chiffre des forces, l'ordre de marche et les événements.

le commandement d'un chef nommé Chichimecatl. Sandoval jugea ensuite à propos de changer l'ordre de marche, et fit passer cette division à l'arrière-garde, non sans donner beaucoup d'ombrage au vaillant guerrier qui la conduisait. Celui-ci réclama le droit de marcher à l'avant-garde, poste que ses ancêtres avaient toujours occupé, comme le plus dangereux. Sandoval le calma un peu en lui déclarant que c'était à raison du péril même qu'il l'avait placé à l'arrière-garde, que l'ennemi, selon toute apparence, devait assaillir. Mais ce fut un nouveau sujet de mécontentement pour lui de voir le commandant espagnol marcher à ses côtés et lui ravir ainsi d'avance la moitié du péril et de la gloire.

Les troupes, encombrées par leur lourd fardeau, se frayaient une voie lente et pénible à travers les défilés escarpés des montagnes. Ce long convoi présentait beaucoup de points vulnérables; mais bien qu'on vit apparaître sur les flancs et sur les derrières de petites troupes de guerriers indiens, ils se tenaient à une distance respectueuse, n'osant attaquer un si formidable ennemi. Le quatrième jour, la caravane militaire arriva saine et sauve à Tezcuco.

L'approche des brigantins fut un grand sujet de joie pour Cortés et pour ses soldats, qui y virent l'augure de la prompte fin de la guerre. Le général, accompagné de ses officiers vêtus de leurs plus brillants costumes, s'avança à la rencontre du convoi. Il s'étendait sur un espace de deux lieues, et sa marche était si lente qu'il s'écoula six heures avant que les derniers rangs atteignissent la ville (21). Les Tlascalans déployaient leur luxe accoutumé de vêtements, et toute l'armée, composée de la fleur des guerriers, présentait un brillant spectacle. Ils marchaient au son de l'atabal et du cor, traversant la ville au milieu des acclamations des soldats; ils faisaient retentir l'air

(21) « Estendíase tanto la gente, que dende que los primeros comenzaron á entrar, hasta que los postreros hubieron acabado, se pasaron más de seis horas; sin quebrar el hilo de la gente. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 208.

des cris de : « Castille et Tlascala, vive notre souverain l'empereur ! » (22).

« C'était une merveilleuse chose, s'écrie le conquérant dans ses lettres, que peu de personnes ont vue ou entendu raconter, que ce transport de treize vaisseaux de guerre sur des épaules d'hommes, à travers près de vingt lieues de montagnes ! » (23). C'était en effet une merveilleuse entreprise et qui n'a guère de parallèle dans les temps anciens ou modernes, une entreprise digne du génie d'invention et de l'audace d'exécution de Cortés. Il prévoyait peu, lorsqu'il ordonnait la destruction de la flotte qui l'avait amené dans le pays, et qu'avec son habituelle prudence il ordonnait d'en conserver les ferrements et la mâture; il prévoyait peu, disons-nous, l'important usage qu'il en devait faire... si important que le succès de sa grande entreprise en dépendait peut-être (24).

Il accueillit ses alliés indiens avec la plus grande cordialité;

(22) « Dando voces y silvos y diciendo : Viva el Emperador, nuestro señor, y Castilla, Castilla, y Tlascalla, Tlascalla. » (Bernal Diaz, *Hist. de la cong.*, cap. 140.) Pour les particularités de l'expédition de Sandoval, voyez aussi Oviedo *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19. Gomara, *Crónica*, cap. 124. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 84. Ixtlilxóchitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 92. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 4, cap. 2.

(23) « Que era cosa maravillosa de ver, y assi me parece que es de oír, llevar trece fustas diez y ocho legas por tierra. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 207.) « En rem romano populo, s'écrie Martyr, quando illustrius res illorum vigeant non facilem ! » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8.

(24) On peut citer deux exemples d'un semblable transport de vaisseaux, l'un dans l'histoire ancienne, l'autre dans l'histoire moderne, et qui, tous les deux, chose assez singulière, ont eu lieu au même endroit, à Tarente. Le premier remonte au siège de cette ville par Annibal (Polybe, lib. 8); le second fut exécuté, environ dix-sept siècles plus tard, par le grand capitaine, Gonzalve de Cordoue. Mais la distance que ces vaisseaux avaient à franchir était peu considérable. Un autre exemple plus analogue est celui de Balboa, le hardi navigateur qui découvrit la mer Pacifique. Il parvint à faire transporter quatre brigantins à une distance de vingt-deux lieues à travers l'isthme de Darien, opération prodigieuse, mais qui ne réussit qu'en partie, car deux brigantins seulement atteignirent leur destination. (Voyez Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 2, cap. 11.) Cela eut lieu en 1516, dans le voisinage en quel-

et leur prouva sa reconnaissance par les honneurs et les attentions qu'il savait être le plus agréables à leurs esprits ambitieux. « Nous venons, s'écrièrent ces vaillants guerriers, pour combattre sous votre bannière, pour venger notre commune querelle ou tomber à vos côtés. » Et avec leur habituelle impatience, ils le pressèrent de les conduire immédiatement à l'ennemi. « Attendez, répliqua le général, attendez que vous vous soyez reposés, et je vous promets de vous en donner *plein les mains* (25). »

que sorte de Cortés, et put suggérer à son esprit entreprenant la première idée de son entreprise plus heureuse et plus étendue.

(25) « Y ellos me dijéron, que trahian deseo de se ver con los de Culúa, y que viesse lo que mandaba, que ellos, y aquella gente venian con deseos, y voluntad de se vengar, ó morir con nosotros; y yo les di las gracias, y les dije, que reposassen, y que presto les daria *los manos llenas*. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 208.

## CHAPITRE II.

CORTÉS Pousse une reconnaissance sur la capitale et occupe Tacuba.  
— ESCARMOUCHES AVEC L'ENNEMI.  
— EXPÉDITION DE SANDOVAL. — ARRIVÉE DES RENFORTS.

1521.

Trois ou quatre jours après, le général espagnol fournit aux Tlascalans l'occasion tant désirée d'exercer leur bouillant courage. Il méditait depuis quelque temps une expédition pour reconnaître la capitale et ses environs, voulant châtier, chemin faisant, certaines villes qui lui avaient envoyé d'insultants défis et déployaient le plus d'activité dans leurs préparatifs hostiles. Il ne communiqua son dessein qu'à un petit nombre de ses officiers, par défiance des Tezcucans, qu'il soupçonnait d'entretenir des correspondances avec l'ennemi.

On entra dans la saison du printemps, lorsque Cortés quitta Tezcuco, à la tête de trois cent cinquante Espagnols et de toutes les forces de ses alliés. Il emmenait avec lui Alvarado et Olid, laissant la conduite de la garnison à Sandoval. Pendant sa courte mais désastreuse occupation de Mexico, le général avait pu faire l'expérience de l'inaptitude du premier de ces cavaliers à un poste si délicat.

Mais toutes ces précautions ne purent dérober ses desseins à un ennemi vigilant qui semblait deviner sa pensée. Il n'avait fait que quelques lieues, lorsqu'il rencontra un corps considérable de troupes mexicaines prêtes à lui disputer le passage. Une chaude escarmouche força l'ennemi à évacuer le terrain et rendit la route libre. Les Espagnols firent un circuit au nord, et leur premier point d'attaque fut la ville insulaire de Xaltocan, située à l'extrémité nord du lac de ce nom, maintenant nommée San Christobal. La ville, complètement entourée d'eau, ne communiquait avec la terre ferme qu'au moyen de